

La Technique

Le terme de technique vient du grec « technê » /τέχνη, *tékhnê* (« art, industrie, habileté »). ; ce mot remonte lui-même à un verbe très ancien « teuchô » qui signifie : fabriquer, produire, construire. Et le substantif « teuchos » désigne l'outil, l'instrument et aussi l'arme. D'une façon générale, on peut définir la technique comme une fabrication, une construction liée à un savoir-faire transmissible (« avoir une technique » c'est posséder un savoir-faire spécialisé permettant d'obtenir un résultat.) La technique est toujours synonyme de production efficace ; elle est utilitaire (elle se distingue en cela de l'art) et se caractérise par une intervention organisée sur la matière : elle requiert une méthode. C'est en ce sens qu'Aristote écrit à son sujet : « *La technique est une disposition permanente acquise, créatrice, accompagnée de raison.* »

Ce qui signifie que la technique est une façon rationnelle d'ordonner des éléments matériels pour atteindre un objectif voulu : la réalisation d'une oeuvre. La technique est donc une activité essentiellement humaine ; sa première forme, c'est l'outil, qui sépare l'Homme de l'animal. C'est ce que veut montrer Bergson en disant que l'Homme est un « Homo faber » ; c'est-à-dire que l'Homme se définit par le fait de fabriquer (« faber ») des instruments qui sont des moyens pour des fins particulières. L'Homme faber annonce en ce sens l'Homme sapiens (cf : plus loin la démonstration de Bergson).

Ainsi, la technique est-elle toujours liée à la dignité de l'Homme et sa spécificité ? (*La dignité de la personne humaine, du latin dignitas signifiant estime, considération, est le principe selon lequel un être humain ne doit jamais être traité comme un objet ou un moyen*). Cependant, il n'en a pas toujours été ainsi, et la pensée classique n'a pas toujours considéré la technique à sa juste valeur. Elle a en effet été longtemps considérée comme un sous-produit de la science ou comme une simple commodité de la vie pratique.

L'époque moderne et contemporaine, au contraire, accorde une place prépondérante à la technique. On peut même dire que nous ne vivons pas seulement avec la technique, mais aussi dans la technique. Elle est devenue le milieu de l'existence humaine et se présente ainsi, maintenant, comme une dimension de la culture humaine.

Tout ceci nous conduit à faire le constat suivant : Si l'on peut voir dans la technique un projet légitime pour affranchir les Hommes des contraintes naturelles (cf voir plus loin la démonstration de Descartes) et ce afin de lui éviter certaines difficultés de l'existence et si l'Homme maîtrise la technique elle-même et paraît l'utiliser à sa guise, n'est-ce pas aussi parfois l'inverse qui se produit ? Ainsi, on peut s'interroger sur le sens de certains choix technologiques et sur les problèmes moraux et juridiques que pose l'application de certaines techniques scientifiques dans le domaine médical (*manipulations génétiques, génie génétique...*) dans le domaine militaire (*armes nucléaires, chimiques, robots soldats, drones*). C'est à-dire que si la technique est une puissance capable du meilleur (*délivrer l'homme de ses tâches matérielles ingrates, elle lui laisse alors la possibilité de vivre librement en développant la pensée ; les robots pourraient effectivement libérer certains Hommes faisant des métiers dans lesquels ils sont considérés comme esclaves*), peut aussi devenir capable du pire quand l'Homme oublie qu'elle n'est qu'un simple moyen qu'il doit soumettre à des choix éthiques (*les robots militaires : ceci vous semble légitime ?*).

Ce n'est donc pas la technique qui est directement en cause, mais l'Homme lui-même, quand il se laisse déborder, aveugler par dont il est lui-même à l'origine et qu'il ne sait plus contrôler...

1° La technique, particularité humaine ou l'essence et les fondements de la technique.

a° Ses origines

À la différence de l'animal, dont les instincts sont immédiatement et naturellement effectifs (*le canard, à sa naissance, sait déjà nager*), l'Homme naît « nu », spontanément dépourvu de tout, (*mais potentiellement le mieux doté puisque la raison « sommeille en lui »*) ; ainsi le besoin et le milieu social humain lui permettront conjointement de développer ingénieusement ses aptitudes ; cf : démonstration plus loin ainsi que les thèmes du langage, de nature et culture, et la conception de Rousseau à propos de la perfectibilité) ; confronté à la nature, l'Homme est vulnérable et ne peut vivre sans un minimum d'outils, c'est-à-dire, au sens propre du terme, d'objets inventés (*scie, marteau*) en

2

vue d'une fin spécifique qui est la réponse à un besoin (cf approfondissement de la définition dans le thème du langage). Tel est le sens du mythe exposé par Platon dans « Protagoras » : l'auteur y présente une version mythique de l'origine de la technique.

Extrait de l'oeuvre **PLATON.** Protagoras

XI. - Il fut jadis un temps où les dieux existaient, mais non les espèces mortelles. Quand le temps que le destin avait assigné à leur création fut venu, les dieux les façonnèrent dans les entrailles de la terre d'un mélange de terre et de feu et des éléments qui s'allient au feu et à la terre. Quand le moment de les amener à la lumière approcha, ils chargèrent Prométhée et Épiméthée de les pourvoir et d'attribuer à chacun des qualités appropriées. Mais Épiméthée demanda à Prométhée de lui laisser faire seul le partage. « Quand je l'aurai fini, dit-il, tu viendras l'examiner. » Sa demande accordée, il fit le partage, et, en le faisant, il attribua aux uns la force sans la vitesse, aux autres la vitesse sans la force ; il donna des armes à ceux-ci, les refusa à ceux-là, mais il imagina pour eux d'autres moyens de conservation ; car à ceux d'entre eux qu'il logeait dans un corps de petite taille, il donna des ailes pour fuir ou un refuge souterrain ; pour ceux qui avaient l'avantage d'une grande taille, leur grandeur suffit à les conserver, et il appliqua ce procédé de compensation à tous les animaux. Ces mesures de précaution étaient destinées à prévenir la disparition des races. Mais quand il leur eut fourni les moyens d'échapper à une destruction mutuelle, il voulut les aider à supporter les saisons de Zeus ; il imagina pour cela de les revêtir de poils épais et de peaux serrées, suffisantes pour les garantir du froid, capables aussi de les protéger contre la chaleur et destinées enfin à servir, pour le temps du sommeil, de couvertures naturelles, propres à chacun d'eux ; il leur donna en outre comme chaussures, soit des sabots de corne, soit des peaux calleuses et dépourvues de sang ; ensuite il leur fournit des aliments variés suivant les espèces, aux uns l'herbe du sol, aux autres les fruits des arbres, aux autres des racines ; à quelques-uns même il donna d'autres animaux à manger ; mais il limita leur fécondité et multiplia celle de leurs victimes, pour assurer le salut de la race.



Cependant Épiméthée, qui n'était pas très réfléchi, avait, sans y prendre garde, dépensé pour les animaux toutes les facultés dont il disposait et il lui restait la race humaine à pourvoir, et il ne savait que faire. Dans cet embarras, Prométhée vient pour examiner le partage ; il voit les animaux bien pourvus, mais l'homme nu, sans chaussures, ni couverture, ni armes, et le jour fixé approchait où il fallait l'amener du sein de la terre à la lumière. Alors Prométhée, ne sachant qu'imaginer pour donner à l'homme le moyen de se conserver, vole à Héphaïstos et à Athéna la connaissance des arts avec le feu ; car, sans le feu, la connaissance des arts était impossible et inutile ; et il en fait présent à l'homme. L'homme eut ainsi la science propre à conserver sa vie ; mais il n'avait pas la science politique ; celle-ci se trouvait chez Zeus, et Prométhée n'avait plus le temps de pénétrer dans l'acropole que Zeus habite et où veillent d'ailleurs des gardes redoutables. Il se glisse donc furtivement dans l'atelier commun où Athéna et Héphaïstos cultivaient leur amour des arts, il y dérobe au dieu son art de manier le feu et à la déesse l'art qui lui est propre, et il en fait présent à l'homme, et c'est ainsi que l'homme peut se procurer des ressources pour vivre. Dans la suite, Prométhée fut, dit-on, puni du larcin qu'il avait commis par la faute d'Épiméthée.

XII. - Quand l'homme fut en possession de son lot divin, d'abord à cause de son affinité avec les dieux, il crut à leur existence, privilège qu'il a seul de tous les animaux, et il se mit à leur dresser des autels et des statues ; ensuite il eut bientôt fait, grâce à la science qu'il avait, d'articuler sa voix et de former les noms des choses, d'inventer les maisons, les habits, les chaussures, les lits, et de tirer les aliments du sol. Avec ces ressources, les hommes, à l'origine, vivaient isolés, et les villes n'existaient pas ; aussi périssaient-ils sous les coups des bêtes fauves, toujours plus fortes qu'eux ; les arts mécaniques suffisaient à les faire vivre ; mais ils étaient d'un secours insuffisant dans la guerre contre les bêtes ; car ils ne possédaient pas encore la science politique dont l'art militaire fait partie. En conséquence ils cherchaient à se rassembler et à se mettre en sûreté en fondant des villes ; mais quand ils s'étaient rassemblés, ils se faisaient du mal les uns aux autres, parce que la science politique leur manquait, en sorte qu'ils se séparaient de nouveau et périssaient.



Ce récit mythique signifie que l'Homme est originairement dépossédé car dépourvu de moyens qui lui permettent d'affronter les obstacles naturels ; l'Homme ne réussit donc à se protéger qu'en ayant recours aux outillages et aux ressources de la connaissance. La technique fournit donc à l'Homme les moyens d'adaptation à un environnement qui n'est pas toujours prêt à le recevoir.

Cependant, il faut remarquer que Ζεὺς (Nom ayant pour origine le sanskrit द्यौः / dyāuh, signifiant « ciel lumineux » ainsi que le latin diēs, signifiant « jour ») va donner aux Hommes « la science politique » (c'est-à-dire la connaissance rationnelle de la vie à l'intérieur de la cité, et donc des lois et des valeurs qui doivent régir celle-ci (la cité). Car « la race des techniciens » (race du grec ancien γένος, génos. De γίγνομαι, apparenté au latin genus, au sanskrit जनसु jánas) est menacée d'extinction par la nature qui semble se « venger » de la violence qui lui a été faite (puisque c'est par un vol que Prométhée va permettre aux hommes d'acquérir la technique : celle-ci n'est donc pas naturelle à l'Homme.) L'Homme va devenir un « animal politique » : c'est là sa première vraie nature qui se rajoute à sa contre-nature initiale. Ce qui signifie que la technique ne se suffit pas à elle-même et qu'elle doit être constamment supervisée par la politique et la morale (qui sont indissociables pour les grecs Anciens ; cf : thème de l'État). En effet, Prométhée a donné aux Hommes la condition pour vivre, mais pas pour bien vivre : cela rejoint ce que Platon démontre dans le livre I de « La République » et Aristote dans « La politique » : la cité est « née du besoin de vivre, elle existe pour vivre heureuse » (cf thème de l'État). C'est à dire que la communauté humaine qui se réduit au simple besoin économique des Hommes est vouée à l'échec. Car il faut des liens très forts (Aristote parle de Philia : Du grec ancien φίλος, philos « ami, personne qui aime » thème d'autrui) pour fonder une cité et ces liens ne sont pas forcément ou ne peuvent pas être seulement matériels et économiques.

Le sens de ce texte consiste ainsi à insister sur cette puissance d'artifice qui a permis de vaincre le déterminisme originel de l'espèce humaine. Mais il expose aussi la différence entre les techniques particulières (qui dépendent des compétences spécialisées : ordonner, charpentier...) et la politique qui est un art au dessus de tous les autres, auquel chacun doit prendre part.

Car si la vie sociale n'a besoin que de quelques médecins ou de quelques forgerons ou d'informaticiens, elle exige au contraire que tous les hommes partagent la vertu de la justice (et de la « pudeur » ajoute le texte un peu plus loin : c'est-à-dire, la tenue et la retenue de soi-même, qui comporte une intériorisation de la loi afin de respecter l'autre.).

Ce qui signifie qu'il n'y a pas de professionnalisation de la politique ; celle-ci n'est pas l'affaire d'expert ; car elle unit les Hommes, alors que les techniques les divisent.

Si les Hommes doivent donc partager ces valeurs, c'est afin qu'ils puissent s'entendre et vivre ensemble.

Cela suppose donc que la politique, qui est une délibération sur ce que les Hommes ont en commun — ou qu'ils mettent au centre de leurs préoccupations communes — est un art supérieur ; c'est ce qui est illustré dans le mythe, par le fait qu'elle soit donnée aux Hommes par Zeus.

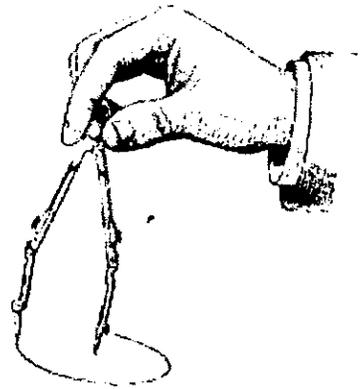
Un art supérieur parce qu'elle détermine et fixe les fins — buts — de la vie humaine alors que les techniques se bornent — seulement — à en assurer les moyens.

Le texte insiste donc sur la nécessité du rapport entre technique et politique. Car la politique est l'art de servir la technique selon des fins utiles à la collectivité, à tous les Hommes — et pas seulement certains.

En outre, et au delà du texte, on peut aussi remarquer que la technique apparait comme la distance que l'homme a su prendre par rapport à la nature, à son hostilité même, dans certains cas, et ce, afin de répondre à ses exigences de survie. L'homme, pour vivre, doit penser et travailler. La technique est en ce sens à l'origine de l'humanité, et fait partie de ce que les anthropologues contemporains appellent : « le troisième critères d'humanité (les deux autres étant la raison et le langage) : elle fait apparaître l'Homme comme une intelligence pratique.

b° Les caractéristiques de la technique.

« Une intelligence pratique » parce que la technique est une activité qui n'est ni naturelle, ni aléatoire : l'Homme invente des outils : il sait prévoir, il sait fabriquer, il sait utiliser et réutiliser (cf explication dans les thèmes précédemment cités.) Et c'est là toute la démarcation entre l'animalité et l'humanité ; car si l'animal a bien une certaine intelligence (c'est-à-dire ce qui permet l'adaptation des moyens à une fin), celle-ci reste limitée : l'animal n'invente jamais ; et c'est en ce sens qu'il ne faut pas confondre l'outil et l'instrument : le bâton que le chimpanzé découvre « par hasard » pour faire tomber le régime de bananes n'est pas fabriqué par lui ; et il ne sera d'ailleurs pas conservé ; c'est un instrument, et n'importe qui peut se servir d'instrument ; seule la pensée, en revanche, peut inventer des outils et les conserver en vue d'usages sérieux. Cette distinction (entre l'outil et l'instrument) en appelle une autre qui prolonge objectivement la différence entre l'Homme et l'animal, et permet d'appuyer l'idée selon laquelle la technique est spécifiquement humaine.



En effet, cette distinction est celle de l'instinct et de l'intelligence ; distinction fondamentale car elle concerne la conscience par rapport au temps ; on pourrait même dire, la conscience humaine du temps. L'instinct est un programme de comportement : génétiquement déterminé, il qualifie une espèce donnée. Grâce à ce programme, l'animal va pouvoir survivre en tant qu'individu et en tant qu'espèce. Qui plus est, cet instinct lui sert à la fois de souvenir objectif et de projet objectif ; l'oiseau n'a pas appris de ses parents la façon de construire son nid, et s'il le fait, ce n'est pas parce qu'il a choisi de fonder une famille. Il vit en quelque sorte dans « l'éternel présent » : il n'a pas besoin d'avoir conscience du passé ni conscience du futur pour faire ce qu'il a à faire : l'instinct pourvoit à tout.

Dans l'outil, les trois dimensions du temps (passé, présent, futur) donc de la conscience sont condensées : conscience de l'instant présent comme moyen de fournir un travail actuel ; conscience du temps à venir comme utilité future ; conscience du temps passé comme rappel des services déjà rendus et volonté présente d'améliorer le présent. Alors que le Chimpanzé, une fois ses bananes mangées, se désintéresse totalement du bâton : à aucun moment il ne songe qu'il pourra lui servir une seconde fois ; car cela supposerait que l'animal soit capable de s'abstraire du présent pour penser la situation et pas seulement la vivre.

« L'homme, dit Heidegger, est l'être des lointains » ; c'est à dire que son horizon n'est pas seulement celui d'un espace à conquérir mais aussi celui d'un temps à aménager. Chez l'Homme, le temps est pensé comme durée, et pas seulement comme instant présent ; et cela est déterminant pour toute la culture humaine, dont la technique fait partie. Contrairement à l'Homme donc, chaque animal qui naît revit à partir de son origine le destin de son espèce (depuis que les abeilles existent, elles butinent et font le miel de la même façon.). Les animaux n'ont en effet pas d'Histoire (cf thème de l'histoire), à l'inverse de l'Homme qui, lui, n'a pas seulement une héritage naturelle ; il dispose d'un héritage culturel qu'il reprend mais ne le répète pas nécessairement : il le transforme souvent car la culture se communique, se transmet, elle est le fruit d'un héritage.

Ce qui sous-entend un lien étroit entre la technique et l'Histoire, car la technique, exprimant la rationalité de l'Homme, fait de lui un être historique ; c'est-à-dire un être qui transforme la nature, la travaille, et en réalité, s'y arrache (cf : thème de la conscience; Hegel). (Nous avons vu que l'Homme est un être historique par sa nature d'être libre, puisqu'il pense ; et la technique en est à la fois le vecteur et l'une des expressions.). La technique dans sa forme concrète, transcende donc la réalité naturelle : la roue n'imité pas la marche et le marteau n'est pas un poing amélioré. C'est en ce sens que l'on peut comprendre les démonstrations d'Aristote et de Bergson qui, chacune à leur façon, mettent en valeur la rationalité à l'oeuvre dans la technique.

1°) Aristote : la technique, la main, la raison.

Dans la technique, la démarche de l'Homme est réellement inventive car la technique est toujours « accompagnée de raison » affirme Aristote. De plus, on se souvient que pour Aristote la « nature ne fait rien en vain » (cf texte de « La Politique » L I . Thème du langage ou de l'État). Ce qui signifie que si l'Homme a par nature une raison et des mains, c'est pour lui permettre une adaptation particulièrement réussie qui fait de lui un être démuné seulement en apparence.

Extrait : Parties des animaux (en grec ancien Περὶ ζῴων μορίων / *Peri zōōn moriōn*, en latin *De Partibus Animalium*) est un traité d'Aristote composé de quatre livres ; il présente une classification des animaux

« Anaxagore (Ἀναξαγόρας) prétend que l'homme est le plus intelligent des êtres parce qu'il a des mains/ χεῖρ, *khêtr* ; mais la raison nous dit, tout au contraire, que l'homme n'a des mains que parce qu'il est si intelligent. Les mains, en effet, sont un instrument ; et la nature sait toujours, comme le ferait un homme sage, attribuer les choses à qui est capable de s'en servir. N'est-il pas convenable de donner une flûte à qui sait jouer de cet instrument, plutôt que d'imposer à celui qui a un instrument de ce genre d'apprendre à en jouer ? La nature a accordé le plus petit au plus grand et au plus fort ; et non point du tout, le plus grand et le plus précieux au plus petit. Si donc cette disposition des choses est meilleure, et si la nature vise toujours à réaliser ce qui est le mieux possible dans des conditions données, il faut en conclure que ce n'est pas parce que l'homme a des mains qu'il a une intelligence supérieure, mais que c'est au contraire parce qu'il est éminemment intelligent qu'il a des mains. C'est en effet le plus intelligent des êtres qui pouvait se bien servir du plus grand nombre d'instruments ; or la main n'est pas un instrument unique ; elle est plusieurs instruments à la fois. Elle est, on peut dire, un instrument qui remplace tous les instruments. C'est donc à l'être qui était en état de pratiquer le plus grand nombre d'arts et d'industries que la nature a concédé la main, qui, de tous les instruments, est applicable au plus grand nombre d'emplois. On a bien tort de croire que l'homme est mal partagé et que sa constitution est inférieure à celle de tous les animaux, parce que, dit-on, l'homme n'est pas aussi bien chaussé qu'eux, parce qu'il est nu, et qu'il est sans armes pour sa défense. Mais tous les animaux autres que l'homme n'ont jamais qu'une seule et unique ressource pour se défendre ; il ne leur est pas permis d'en changer pour en prendre une autre. Mais il faut nécessairement que, de même que toujours l'animal dort tout chaussé, il fasse aussi tout le reste dans les mêmes conditions ; il ne peut jamais modifier le mode de protection donné à son corps, ni l'arme qu'il peut avoir, quelle qu'elle soit. Tout au contraire, l'homme a pour lui une foule de ressources et de défenses ; il peut toujours en changer à son gré, et avoir à sa disposition l'arme qu'il veut et toutes les fois qu'il le veut. La main devient tour à tour griffe, pince, corne, lance, épée, ou toute autre arme et tout autre instrument. Si elle peut être tout cela, c'est qu'elle peut tout saisir et tout retenir. »

Aristote.

Analyse du texte :

• Dès l'incipit de l'extrait, Aristote commence par renverser la phrase d'un Philosophe Présocratique Anaxagore, qui affirmait que « L'Homme pense parce qu'il a des mains ». En réalité, Aristote veut montrer que la main justifie la rationalité et la finalité (*la main n'existe pas par hasard, elle a une raison d'être ; ce qui le montre, c'est la façon dont l'Homme l'utilise rationnellement et qui transparait par excellence de la technique.*) La main apparaît donc comme un organe polyvalent ; c'est-à-dire que par la main, la technique humaine est variée (*saisir, gratter, lancer, frapper, creuser...*) imaginative (*peindre, faire des ombres chinoises, miner, jouer de la musique*) ; à la différence des activités

animales qui sont invariables et impersonnelles. Cependant, cet exercice est lié à la parfaite adéquation entre la main et la raison (**le corps et l'esprit**). En ce sens, l'outil est le prolongement de la main et surtout la traduction concrète de sa raison ; celle-ci se fait intelligence pratique par ce médiateur qu'est la main. On peut donc conclure que la main et la raison ont partie liée ; elles sont les deux faces d'un même dispositif permettant à l'Homme de s'adapter à son milieu. Au-delà du texte, on peut remarquer que l'Homme sait raisonner sur l'acte à produire ; il sait se représenter l'objectif particulier à atteindre. En d'autres termes, il analyse les données initiales du travail, dresse les grandes lignes du projet, prévoit la succession organisée des gestes à accomplir. Il existe donc une relation étroite et calculée entre le matériau choisi et la destination de l'objet (1° **théorie/architecture : plan de construction** 2° **pratique : main d'oeuvre/artisans : exécution du projet**). C'est pour cette raison que Bergson décele entre l'Homme une aptitude générale à fabriquer, à construire des outils.



29 Bergson et l'homme faber

Extrait de « L'Évolution créatrice » de Bergson

« Si nous pouvions nous dépouiller de tout orgueil, si, pour définir notre espèce, nous nous en tenions strictement à ce que l'histoire et la préhistoire nous présentent comme la caractéristique constante de l'homme et de l'intelligence, nous ne dirions peut-être pas Homo sapiens, mais **Homo faber**.
 En définitive, l'intelligence, envisagée dans ce qui en paraît être la démarche originelle, est la faculté de fabriquer des objets artificiels, en particulier des outils à faire des outils, et d'en varier indéfiniment la fabrication.
 Maintenant, un animal inintelligent possède-t-il lui aussi des outils et des machines ? Oui, certes, mais ici l'instrument fait partie du corps qui l'utilise. Et, correspondant à cet instrument, il y a un *instinct* qui sait s'en servir. »

Henri Bergson,

« L'Évolution créatrice » (1907), chap. 2, in *oeuvre*,
 Éd. Gallimard, coll. « Bibliothèque (« la Pleiade », 1991, pp. 612-613.)

Analyse de l'extrait :

Bergson a défini auparavant ce qu'il appelle « l'élan vital » ; c'est-à-dire que la vie est, selon lui, élan, création, invention imprévisible. Et cet extrait s'insère donc dans une réflexion plus vaste sur les deux grandes directions de l'évolution : l'instinct et l'intelligence. *elle est synonyme de la raison. chez ce Q.*
 Rappelons le sens que Bergson donne à « l'intelligence » *raison; cf thèmes du langage et du temps*) : elle a une portée pratique, matérielle, car elle travaille dans l'espace ; elle est logique, elle établit des rapports de causes à effets *entre les choses : elle divise, elle mesure, elle abstrait, déduit, compare*. Elle différencie donc en ce sens l'Homme de l'animal.

C'est ce que Bergson montre dans le troisième §, en développant la notion d'instinct : l'instinct est un comportement inné, automatique ; et ici Bergson explique qu'il permet d'utiliser naturellement une partie du corps employée comme outil. C'est l'usage fait par l'animal de son corps comme d'un instrument ; cet usage est toujours le même : le scorpion se défend grâce à son dard (et peut aussi rester dans l'eau ou

l'alcool une semaine), tandis que nous, humains, devons inventer des armes et des armures afin de nous protéger ou nous défendre.

« *Si nous pouvons nous dépouiller de tout orgueil* » écrit Bergson : il remet ici en question les définitions de l'humanité qui ne prennent en compte que des facteurs distinctifs « supérieurs » : la raison ou le langage par exemple. Or, Bergson veut définir l'Homme par le trait le plus constant de son comportement, que l'on peut retrouver à toutes les étapes de l'Histoire ou de la préhistoire. Donc l'image d'un « fabricant » correspond pour Bergson au soubassement de la vie humaine ; depuis ses débuts jusqu'aux révolutions industrielles. (Notons toutefois que ces trois notions que sont le thème du langage, de la raison et de la technique se développent conjointement ; cf : thème du langage : lire Rousseau : « Essai sur l'origine des langues »)

Ce que veut seulement dire Bergson c'est que la raison ne s'est pas développée à partir de rien, mais qu'elle s'est exercée à partir du moment où l'Homme en a réellement eu besoin : dans la création d'outils et dans la parole ; c'est en ce sens que l'intelligence humaine est d'abord pratique.

D'autre part, la définition de l'intelligence insiste sur sa « *démarche originelle* » §2 ; Bergson souligne par là le lien étroit entre l'intelligence et adaptation. Mais il indique aussi qu'il ne s'agit pas là de sa seule manifestation ; car elle se retrouve dans de nombreux autres traits de comportement.

Cette définition souligne ainsi la différence fondamentale avec l'instinct ; car l'intelligence fabrique des outils (*artificiels par définition*) distincts du corps et par là même perfectibles car ils ne possèdent pas cette sorte de perfection de l'organe du corps de l'animal.

En réalité, Bergson veut montrer qu'on ne peut voir dans la technique que la réponse à un besoin d'adaptation ; cette approche serait trop restrictive. (cf Rousseau à propos du langage...) Car la technique exprime et présente la particularité essentielle de l'Homme : fabriquer, se réaliser lui-même en se dotant d'artifices de plus en plus complexes. C'est pourquoi ce serait mutiler l'intelligence, la réduire à une puissance aveugle de voir en elle une simple production d'outils.

En effet, l'intelligence inclue dans sa définition la capacité à réfléchir sur ses propres productions, à prendre du recul. Donc, l'Homo faber et l'Homo sapiens ne peuvent pas être arbitrairement dissociés. Ils sont à l'image des deux faces d'une pièce de monnaie, comme deux aspects solidaires, par lesquels l'Homme fait et se fait, tout comme dans le travail.

On peut donc conclure de cette analyse que l'Homme est doté d'une « disposition technique » pour reprendre l'expression de Kant ; celle-ci n'implique pas seulement des résultats concrets mais aussi et surtout des procédés qui rendent possibles ces résultats. Prenons cet exemple : la technique du cordonnier n'est pas seulement la chaussure mais aussi la pensée qui préside et conduit sa fabrication. Ce qui met ainsi en valeur la spécificité humaine de la technique sont les notions d'invention et de création. Comme Aristote le montre, cette capacité d'invention est inscrite dans la structure de la main ; c'est aussi le sens de la distinction Bergsonienne entre l'intelligence et l'instinct. Il ressort donc de cette analyse que l'activité technique est la réponse humaine aux exigences de la vie. Elle crée ainsi une relation particulière de l'Homme avec la nature. Celle-ci, en tant que milieu extérieur à l'Homme apparaît comme la matière de l'activité technique. La production technique permet alors à l'Homme d'assimiler la réalité extérieure, le monde. Et la nature, ainsi transformée, est imprimée d'humanité. Ces aptitudes techniques traduisent donc le pouvoir de l'Homme sur la matière, sa capacité de prendre de la distance, aussi, par rapport à lui-même, afin de n'être pas seulement rivé à sa nature biologique. La technique traduit ainsi la capacité de réflexion propre à l'Homme (cf : thème du travail).

Cependant, la technique n'exerce pas seulement une force sur l'environnement naturel ; elle change aussi la manière de vivre, de travailler, de penser des Hommes. Inventée par l'Homme et manifestant la puissance, la force de sa raison, elle finit par transformer ceux qui croyaient ne pouvoir s'en servir que d'un moyen. Son danger est alors de devenir une puissance par elle-même, à elle seule, alors qu'elle ne doit être qu'un moyen en vue d'une fin.

II L'ambivalence de la puissance technique

Remarque générale :



Il faut noter que, au niveau de sa définition initiale, la technique ne fait pas que satisfaire des besoins ; elle en crée de nouveaux, selon un processus indéfini. Ce qui semble assez paradoxal dès lors, car un besoin désigne la privation de ce qui est nécessaire.

Il faut donc distinguer entre les besoins naturels primaires, indispensables à la survie ; ils sont nécessaires ; les "besoins secondaires", qui sont nécessaires à plus ou moins long terme (*protection, affection, mouvement*), et les "besoins acquis" ou culturels qui sont des tendances qui peuvent devenir aussi ou plus impérieux (*pressants*) que les besoins naturels (*besoin de fumer* par exemple). En réalité,

certaines créations techniques non vitales pour la survie de l'Homme peuvent être rangées dans cette dernière catégorie. Car si l'on regarde bien, un peuple qui *cultive* au lieu de cueillir, qui *élève* au lieu de chasser doit construire ses maisons là où il travaille, et il a donc besoin d'outils pour cela ; on en déduira que certains besoins engendreront à leur tour d'autres besoins : besoins de poteries et de greniers pour conserver le grain.

Qui plus est, la satisfaction est tout autant un point de départ qu'un point d'arrivée (*ex : si je m'achète une voiture, je satisfais un besoin, par rapport à la nécessité du déplacement pour aller à mon travail ; mais cette satisfaction crée d'autres besoins : assurance, essence, parking, réparations...*). C'est-à-dire qu'il ne peut y avoir chez l'Homme de satisfaction définitive. Chez l'Homme, le besoin en appelle toujours d'autres, grâce ou à cause de la technique ; qui avait besoin de la radio, de la télévision, de l'ordinateur avant qu'ils ne soient créés ? Ici, ce n'est pas tant le besoin qui a suscité l'invention que l'invention qui a suscité le besoin. Et le processus est sans fin ; et ceci parce que l'Homme est un être de désir (*le désir est la tendance consciente d'un manque orientée vers un but conçu ou imaginé ; cf : thèmes du désir et des passions*). Le désir, de plus, est une donnée fondamentale de l'Homme ; tendance aussi essentielle pour définir l'Homme que le besoin ; et le désir est par sa nature même illimité, insatiable...

C'est pourquoi la définition traditionnelle de la technique comme moyen de satisfaction des besoins est incomplète, car actuellement, la technique est de plus au service de nos désirs, voire de nos fantasmes (*ex : trans-humanisme* étant une alliance de Science-fiction et de science). La technique n'est donc pas un simple moyen à la disposition d'un agent (*l'Homme, dont les intentions resteraient « pures » ; l'instrument peut en effet changer son utilisateur car celui-ci devient en quelque sorte ce qu'il fait*). La technique donne à l'Homme un pouvoir exorbitant face auquel il doit être très vigilant. C'est déjà ce qu'avait compris Aristote.

a° Aristote : la technique, un outil neutre à placer sous surveillance.

Rappelons (cf thème de l'État) qu'Aristote distingue trois formes de science :

- Les sciences théoriques sont les sciences qui ont rapport avec la connaissance pure (*la mathématique ; la physique ; la métaphysique*)
- Les sciences pratiques : du grec *praxis/πρᾶξις*, signifiant l'action. Les sciences qui s'intéressent à l'activité de l'Homme ; elles sont sources de moralité puisqu'elles se questionnent sur les normes objectives de l'action humaine en ne produisant aucun résultat matériel : c'est la politique, l'économie.

- Les sciences poétiques : (du verbe *poiein* : produire, fabriquer provenant du grec *ποιέω, poiô* (« faire ») et du suffixe *-οις, -οις. ποιησις, poiêsis*.) Elles portent sur la création d'une oeuvre, et sont sources de produits artificiels : la technique en fait partie.
- Les deux premiers types de sciences ne produisent qu'un seul type de choses :

Les sciences ^{théoriques} doivent conduire le savant à la connaissance de la vérité ; quant à la science pratique, elle doit rendre l'Homme moral en l'éloignant des actions injustes. Alors que les sciences poétiques peuvent engendrer des réalités contraires. Ainsi, la technique peut être productrice du vrai comme du faux. Prenons l'exemple de la médecine : en tant que technique médicale, elle peut, par exemple, guérir ou tuer ; elle élabore le « *Pharmakôn* » (Du grec ancien *φάρμακον, phármakon* (« drogue, médicament, poison ou remède en Grèce antique ») qui étymologiquement nous précise le double sens (très révélateur) de remède et de poison !

(et l'on sait aujourd'hui que certaines technologies médicales, au niveau des manipulations génétiques par exemple, peuvent aussi bien servir l'Homme : en corrigeant des erreurs génétiques qui menacent aussi gravement l'Homme et son intégrité : « fabriquer » des êtres à sa convenance est-il légitime et moral ?).

De même, l'orateur peut défendre ou accuser, l'architecte peut bâtir ou démolir ; et cette ambivalence se retrouve au niveau même de l'étymologie du mot technique qui présente une connivence entre celle-ci et la guerre. Si le mot de technique vient bien du grec « *techné* » /τέχνη. (cf relire introduction) il dérive du radical qui donne naissance au mot grec : « *toxon/tóxon* » : Arc. (dans le sens géométrique et architectural mais aussi d'armement).

Au ^{de} niveau des exemples, il faut retenir que la technique est une arme neutre, qui sert à tout Homme qui peut l'utiliser à des fins plus ou moins justes, ^{ou des fins perverses ou négatives}. C'est pourquoi, si la technique reste dépendante de la science, en particulier de la Science pratique, tout va pour le mieux. Mais il peut arriver qu'elle s'affranchisse de la tutelle de la science et qu'elle se mette à produire des choses monstrueuses et contraires à la nature (Bombe atomique sur Hiroshima et Nagasaki : trois scientifiques fameux y ont participé, Einstein, Leo Szilard, et Eugene Wigner, et bien d'autres ; OGM : Monsanto ; Agent Orange au Vietnam ; Robots tueurs...). Dans ce cas, la technique qui n'est qu'un moyen risque de devenir une fin en soi, en d'autres termes, une puissance recherchée pour elle-même : l'humanité tombe alors dans une dépendance contre nature ; et la technique devient dans ce cas *un mal*. C'est pourquoi chez Aristote, les activités théoriques et pratiques priment sur les activités techniques.



C'est ce schéma qui va prédominer jusqu'au Moyen-Âge, et c'est contre lui que la Renaissance puis la pensée cartésienne vont s'élever. Descartes va en effet s'opposer à cette philosophie qui, selon lui, est incapable d'améliorer le sort de l'Homme. Ainsi pour lui, la vraie science doit libérer l'Homme de ses besoins.



D) Descartes : La technique : une compétence pour le bien-être de l'Homme.



Afin de comprendre cette divergence de perspectives, il faut savoir, d'abord que, pour Aristote, la nature est d'une perfection indépassable. L'artisan ne peut, au mieux, que l'imiter ; les outils copient les organes (ex la pince reproduit la main)
De plus, entre la nature et l'objet qui la prolonge, il y a une différence essentielle. Ainsi, il y a, dans le germe d'un végétal tout ce qu'il faut pour

donner naissance à la plante, alors que le menuisier doit apporter au bois qu'il façonne la forme du meuble. Ce qui est naturel a en soi la cause de sa reproduction et de sa croissance ; et si une réalité naturelle est altérée par une cause extérieure, c'est d'elle-même qu'elle se régénère. (Ainsi, l'os fracturé se ressoude et la plaie se cicatrise ; c'est d'ailleurs pourquoi il ne peut y avoir, pour les grecs Anciens, de médecine ^{naturelle} naturelle »).

Ensuite, il ne faut pas oublier que l'époque de Descartes (XVII s) correspond à celle du développement des sciences exactes (math, physique, chimie) qui ne considère plus la nature comme un sujet mais comme un objet à connaître et à conquérir. En effet, pour Descartes, la nature n'est qu'un immense mécanisme, et elle peut s'expliquer rationnellement puisqu'elle est réduite à de l'étendue géométrique. (cf notion de la cs). L'Homme, à partir de la science peut donc connaître, selon cette orientation, les ressorts de la vie et agir avec la nature comme un bon ingénieur. Ainsi, dans le « Discours de la méthode », il expose les raisons de son optimisme au sujet de la science et de la technique. Il attend de la médecine, en particulier, qu'elle triomphe des maladies, physiques et mentales ; et même, qu'elle nous rende moralement plus sages en nous débarrassant des mauvaises « humeurs » produites par les troubles corporels.

Extrait du texte issu du « Discours de la méthode » Descartes. 1637.

« Sitôt que j'ai eu acquis quelques notions générales touchant la physique, et que, commençant à les éprouver en diverses difficultés particulières, j'ai remarqué jusques où elles peuvent conduire, et combien elles diffèrent des principes dont on s'est servi jusqu'à présent ; j'ai cru que je ne pouvais les tenir cachées sans pécher grandement contre la loi qui nous oblige à procurer, autant qu'il est en nous, le bien général de tous les hommes Car elles m'ont fait voir qu'il est possible de parvenir à des connaissances qui soient fort utiles à la vie, et qu'au lieu de cette philosophie spéculative, qu'on enseigne dans les écoles, on peut en trouver une pratique, par laquelle, connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux et de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature. Ce qui n'est pas seulement à désirer pour l'invention d'une infinité d'artifices, qui feraient qu'on jouirait, sans aucune peine, des fruits de la terre et de toutes les commodités qui s'y trouvent, mais principalement aussi pour la conservation de la santé, laquelle est sans doute le premier bien et le fondement de tous les autres biens de cette vie »

Descartes.

Analyse de l'extrait :

L'auteur montre ici qu'il prend conscience que les sciences modernes rendent possible la conquête de la nature ; et ce développement va produire une transformation des rapports de l'Homme avec le monde. Car au lieu de contempler le cosmos, c'est-à-dire, chercher à le connaître seulement d'une façon désintéressée, sans envisager d'application pratique, l'Homme doit et veut travailler à le transformer pour satisfaire ses désirs (ou ses fantasmes)

C'est pourquoi Descartes oppose ce qu'il appelle la « Philosophie spéculative », en d'autres termes, la philosophie abstraite provenant selon lui de l'Antiquité et du Moyen-Âge, à la physique nouvelle qui a des conséquences pratiques remarquables. On recherche une maîtrise de la nature qui est rendue possible par une connaissance rigoureuse des principes de la nature. La finalité de cette connaissance est de faire, nous semble-t-il, ressembler l'Homme à Dieu (l'organisateur de l'Univers, le maître par excellence).

Cependant, il ne faut pas se méprendre sur cette formule « nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature » ; Descartes ne nous dit pas qu'il veut soumettre la nature aux attaques d'une raison sans scrupule. En réalité, Descartes fixe un objectif pragmatique (pragma : action) à la science et à la technique ; objectif qui se résume dans cette célèbre formule.

• Aussi, on peut interpréter cette phrase en deux sens :

• D'abord, par rapport au Moyen-Âge, la finalité du savoir et de l'action est réorientée ; on insiste alors sur le fait que la technique sert la liberté humaine. Et elle la sert d'autant mieux que sa dimension de connaissance est plus affirmée. Il s'agit alors moins de vouloir dominer la nature (dont nous ne sommes

pas l'artisan) que de chercher tous les moyens qui peuvent nous affranchir de sa tutelle. Ainsi, l'Homme cherche à se libérer de nombreux déterminismes à commencer par ceux de sa propre nature. D'où l'importance que Descartes accorde à la médecine (cf fin de texte). Car la bonne santé du corps a des répercussions sur la santé de l'esprit.

- Cependant, si la nature n'est réduite qu'à une simple machine, à un objet désormais maîtrisable par le calcul, alors le risque est grand que la technique devienne une puissance aveugle qui s'exprimerait au détriment d'autres dimensions de notre humanité. Certes, ce n'est pas là le sens du projet Cartésien ; mais l'utilisation peu scrupuleuse de la technique dans les siècles suivants et en particulier dans notre monde contemporain nous questionne sur sa valeur...

Nature et valeur du progrès technique.

Remarque :

Le progrès désigne une transformation graduelle qui s'effectue dans le sens d'une amélioration (il faut en ce sens distinguer et évolution). * progrès

Le progrès sur le plan matériel est incontestable ; il se caractérise par une complexité croissante de l'outil, de la machine, et d'une façon générale, de toutes les productions artificielles.

Et si cette dimension (matérielle) permet ainsi une libération de l'Homme face à l'aridité de certaines tâches, conforme à l'objectif initial de la technique (cf plus haut, parties précédentes), il semble cependant nécessaire et légitime de s'interroger sur l'utilisation que fait l'Homme de certaines inventions et sur leurs conséquences.

La réflexion portera donc sur la dimension spirituelle de ce progrès. Car le progrès technique matériel devrait être lié à l'assurance de le maîtriser ; ce qui n'est pas toujours le cas. Et il entraîne parfois l'humanité dans une course un peu folle, là où elle n'est pas encore prête à aller. Les scientifiques eux-mêmes, à l'origine des prouesses techniques, s'interrogent et peuvent même, comme le professeur Testard, interrompre volontairement, ses recherches sur le génie génétique en 1986 (cf « L'oeuf transparent » ; Testard est aussi l'auteur « Des hommes probables », Seuil, 1998).

En outre, Rousseau, déjà au XVIII s, avait compris que la technique n'est pas seulement une transformation de la manière de vivre, mais aussi un bouleversement de notre mode de penser et de sentir ; il pense même que le progrès technique ne conduit pas nécessairement une amélioration au niveau des intersubjectifs. (c.à.d. des rapports de gens humains entre eux).

Extrait :

« les Hommes se procurèrent plusieurs sorts de commodités inconnues de leurs pères ; et ce fut là le premier joug qu'ils s'imposèrent sans y songer, et la première source des maux qu'ils préparent à leurs descendants » « Deuxième discours sur l'origine des inégalités. »

Rousseau.

Bergson montre que le machinisme a créé un vide entre l'âme et le corps. Car celui-ci a vu (indirectement), grandir sa puissance par l'intermédiaire des machines, qui permettent, en quelque sorte, son extension, alors que notre âme est restée la même. Or, un supplément spirituel serait nécessaire, qui consisterait à penser sérieusement aux conséquences de la technique sur la conduite morale des Hommes. C'est à dire que pour répondre à l'accroissement matériel de l'énergie technique, il faudrait de nouvelles énergies, spirituelles cette fois-ci, et ce, afin de pouvoir répondre aux problèmes (sociaux, politiques, moraux...) qui pose la technique.

C'est ce qui fait écrire à Bergson :

« La mécanique ne retrouvera sa direction vraie, elle ne rendra des services proportionnés à sa puissance qui si l'humanité qu'elle a courbée (...) arrive par elle-même à se redresser et à regarder vers le ciel. »

La technique qui apparaît ^{essentielle} nécessaire pour libérer l'Homme de l'hostilité de la nature et de l'aridité de certaines tâches semble néanmoins détournée de sa fin première. Car les productions techniques peuvent dériver vers des usages nuisibles si l'Homme ne s'interroge sur l'utilisation qu'il doit faire vis à vis de ses inventions.

Ainsi, faute d'une humble remise en cause et d'une honnête réflexion, l'Homme découvre qu'il doit payer le tribut de son audace, de son ambition, parfois démesurée, dans la conquête du pouvoir et de la conséquence ^{conscience} et le mythe de Prométhée, déjà, avec la mythologie grecque nous avertissait : Prométhée est condamné à mourir, le foie dévoré par ~~le~~ ^{un} aigle, pour avoir volé aux dieux le feu et la technique, afin de les donner aux Hommes. Cela signifie qu'on ne devient pas l'égal des dieux impunément. Et le soleil fait fondre la cire qui attache les ailes aux épaules d'Icare, coupable de vouloir voler comme un oiseau ; il sera précipité dans les flots. Mais l'Homme peut aussi être capable de surmonter les difficultés qu'il a fait naître. En effet, la conscience sait se maintenir en éveil pour signaler les écarts et critiquer les abus ; tel est le sens de l'existence des « comités d'éthique (*ethos*: mœurs en grec)», composés de chercheurs, de juristes, de philosophes, de religieux, veillant à une application légitime de la technique ; car grâce à la technique, on peut désormais modifier l'Homme : dans son identité, dans sa nature profonde puisqu'elle peut agir profondément sur son corps, sur sa reproduction et même sur le fonctionnement de son psychisme.

C'est pourquoi l'humanité doit faire face à chaque innovation, se montrer responsable, c'est-à-dire, maîtriser les pouvoirs qu'elle se donne. En ce sens, toute innovation technique exige un contrôle éthique exercé par la société ; une réflexion, de plus, sur la valeur morale des objectifs qui méritent ou non d'être suivis, en particulier en ce qui concerne l'intervention sur le vivant ; la Bio-éthique, mais aussi le respect de l'écosystème ; notre rapport à la consommation, ou le refus total de consommer (*Et cela passe par le fait de se vêtir des mêmes vêtements tous les jours : les vêtements se lavent : n'ayez crainte ; aussi, par le fait ne pas prendre sa voiture, ou même abandonner l'idée d'en avoir une : les trains polluent déjà assez ; au niveau de l'alimentation, nul besoin de trois repas par jour : ni besoin de viandes, de sucres blancs, de pain blanc et de gâteaux. Et tout ceci passe par un élan spirituel de l'âme...*)

Par ses innovations ^{multiples}, en effet, la technique bouleverse les références essentielles de notre existence, et pour cette raison, elle doit donner lieu à de nouvelles règles de droit, qui rappellent que la technique n'est qu'un moyen au service d'une fin et non une fin en soi.



Oeuvre hors-programme : Référence importante.



• Günther Schwab, écrivain allemand, (qui étudia, par amour de la nature, la sylviculture ; 1904-2006) fondateur de l'ONG de l'union mondiale pour la protection de la vie, écrit dans son oeuvre « Der Tanz mit des Teufel / La Danse avec le diable » (1958) ceci :

Extrait

Passage du dialogue entre le Diable et ses ingénieurs, associés, au ministère de l'extermination :

« Nous avons été informés du fait que presque toutes les découvertes techniques, notamment dans le domaine de la chimie, ont été employées jusqu'ici à peu près exclusivement contre la Vie, même là où les hommes, avec de belles phrases, parlent de la protection de la Vie. Chacune de leurs interventions est une mesure prise contre la Nature et finalement de telles mesures conduisent fatalement au déséquilibre, à la maladie. La maladie est le commencement de la mort. Dès aujourd'hui, le tribut de l'humanité paye au « progrès » est important et réjouissant. Tous les avantages que le « progrès » pourrait, à l'origine, inscrire à son actif, sont à la longue réduits à néant par ses propres conséquences. L'Homme doit payer d'une partie de son sens moral chaque

13

commodité que lui offre la civilisation. Le « progrès » est une marchandise coûteuse. Il faut la payer avec les valeurs éternelles de l'existence et avec la vie elle-même.

Combatif, Alfred rétorqua :

— Au contraire ! Le progrès a permis à l'humanité d'accéder à d'innombrables valeurs éternelles. Il a fait de l'homme un être digne de ce nom.

Mondo répliqua calmement :

— Cela ne change rien au fait que les pays les plus civilisés sont ceux où l'on rencontre le plus fort de pourcentage de suicides, de dépressions nerveuses, ceux où il y a le plus d'hôpitaux et le plus d'asiles psychiatriques. Ce qui tend à prouver que le système nerveux de l'individu n'est plus à la mesure des exigences de votre monde artificiel et mécanisé...

Le technicien se rebiffa :

— Vous donnez une image du monde absolument partielle et inexacte. Bien au contraire, grâce au standard de vie méthodiquement amélioré dans tous les pays de la Terre, la vie deviendra progressivement plus belle, plus saine et meilleure.

Mondo échangea un regard avec Belzébuth.

— Qu'est-ce que ça veut dire, le « standard de vie » ? demanda Sten au technicien. Peux-tu le définir ?

Alfred réfléchit un instant...

— Avoir une patrie, pouvoir se nourrir, soi et sa famille, grâce à une saine activité, et se réjouir de la vie.

Parfait ! Déclara le Diable, joyeusement. Pour une fois nous voici d'accord. Or, mes représentants dans les affaires économiques ont gratifiés l'humanité d'une définition totalement différente et complètement à côté de la question. Pour eux, le standard de vie d'un peuple est représenté par le pouvoir d'achat de son revenu, exprimé en argent liquide.

(...)

Le Diable riait de bon coeur en se frottant les mains :

— C'est ainsi que j'ai rendu les hommes apatrides malgré le confort de leur appartements, que j'ai rendu malsaines l'activité et l'alimentation humaine. J'ai transformé la simple et pure joie de vivre en une recherche effrénée de plaisirs factices, et je fais passer tout cela pour une amélioration du standard de vie. (...)

Plus loin dans l'oeuvre chapitre 3 :

« — Grâce au dommages multiples que fait courir la respiration d'un air pollué, nous espérons pouvoir provoquer, d'ici 1990, un nombre de cancers des bronches six fois plus important qu'aujourd'hui. (...) Dans tous les cas, je m'applique à favoriser le plus possible la multiplication des moteurs Diesel, en me servant, comme argument irréfutable, de leur rendement économique. »

Günther Schwab « La Danse avec le Diable. » 1958.

Conclusion générale

La technique comme l'expression même de la nature humaine et de sa *rationalité désirante*. Elle exprime les multiples ressources de l'Homme, et c'est en ce sens qu'elle contient en elle-même, dans son essence et son histoire, l'idée même du progrès.

Cependant, le progrès technique a fini par donner des effets pervers, c'est-à-dire, des résultats imprévus ; et souvent contraires aux résultats attendus. Il a produit, certes, l'idéal de maîtrise, de domination et d'utilisation de la nature ; celle-ci désormais traitée comme l'objet de notre puissance arbitraire sans limite, liée à notre conception de la consommation,

Ce qui conduit à une conception instrumentale de la nature ; et cette conception s'est malheureusement étendue aux Hommes, utilisés, manipulés, en fonction de leurs compétences et de leur productivité, comme de simples moyens.

Pourtant, il ne saurait être question de condamner en bloc la technique. Et l'erreur de l'Homme est peut-être d'avoir cru, qu'à elle seule, elle pouvait tout résoudre. Alors qu'elle exige que nous définissions un

nouvel art de vivre. Car si elle nous incite à réaliser tous nos désirs, même les plus absurdes, fous, et immoraux, nous ne devons pas oublier que nous-mêmes sommes humains que par la création de nos limites morales.

Le développement de la technique pose ainsi le problème de la finalité des actions humaines ; non seulement au point de vue de l'affrontement permanent avec la nature mais aussi au point de vue de la cohabitation obligée qu'elle suscite avec la vie en société (qui pourrait prétendre pouvoir, par exemple, se passer des moyens de transports actuels ou des commodités des sanitaires, à moins de faire des choix d'un « autre âge ? ») Et à travers ce développement, apparait aussi le problème de la finalité des sciences et de leur application, ainsi que la maîtrise de (la maîtrise de) la connaissance et plus généralement de ses limites. La technique est donc l'expression d'un lien particulier de l'Homme avec le monde ; et ce lien c'est le travail, qui traduit un mode d'action spécifique par lequel l'Homme s'approprie le monde.



• Quelles conséquences infligent les « progrès » techniques sans limites à nos frères d'autres pays ? Ne devrions nous pas prendre exemple sur les soi-disant « primitifs » (ne sont-ils pas, en d'autres termes, le miroir de nos excès ?)

Poème chanté de Saami de Martha JAMA. Enseignante Sami, élèveuse de Rennes . (1926)

Il y a un désir en moi
pour les Montagnes et la Paix
pour les traces des nomades
qui peuvent me rappeler mon passé

Dis-moi, toi, torrent de montagne
si gai parmi pierres et bruyère
es-tu ému par la soif du voyageur
qui n'est apparemment ?

Une pierre qui est là si forte et inébranlable
là-haut où les vents tournoient
peut-être que venait jusqu'à toi le rûjd
avant la mousson était libre et grande

Et toi Runebonna, tu dois le cacher
loin sous les pierres de la montagne
loin du pasteur
il était jolien, puissant.

Mais toi grand-mère Meele, qui savais tant
sur la vie d'autrefois
pourquoi ne constas-tu jamais
ce que tu avais entendu ?

N'est-ce souhaitais-tu le faire
à la fin du chemin
mais je n'étais pas là
tu étais peut-être trop fatiguée.

Et les traces de mes parents
s'effaçèrent peu à peu
les clôtures et les tentes ont pourri
et la terre les a recouvertes...

Det lor en lengsel i meg
etter fjellet og fred
etter spor av ett folkeferd
som kan minne om fortida mi.

Nå meg, du fjellbekk som rinner
så musert blandt steiner og lyng
hur du slått tørsten til vandrer
som er i slekt med meg.

Du stein som står der så stor og
urokkelig
der oppe hvor vindene snur
til deg kom kan hende rûjden
når fjellet var stort og frit.

Og runebonna du måtte du gjømme
langt inne i fjellets ur
långt ifra prest og leydfolk
den var hednisk og skulle vekke.

Du aahka Meele, som visste så mangt
om livet som var en gang
hvorfor fortalte du aldrig
om det som du hadde hørt ?

Kanhende du ville gjort det
den gangen ved veiens slutt
men jeg var ikke til stede
og kanskje du var altfor trett...

Og spora til fedrene mine
blir visket ut etterhvert



Photo : Mère sami et ses enfants... le peuple des Sames fut évangélisé de force au 16ème siècle, mais résista cependant aux persecutions et aux massacres ; peuple du nord de la Finlande, de la Norvège, la Suède et de la Russie, ayant des similitudes au niveau de leurs chants « Joik » avec les inuits, ils résistent encore et toujours à l'industrialisation inhumaine qui sévit chez nous...Ainsi, il nous semble que ce n'est pas le concept « d'Occident » à utiliser lorsque l'on parle de techniques liées à la mondialisation : mécanisation du travail; invention d'appareils électroménagers, voitures etc...Mais bel et bien de « globalisation » ; car l'argent n'a pas de culture, ni de pays. Et nous constatons qu'à cela, des peuples d'occident et du monde entier résistent : en Russie, dans les zones de l'Oural, dans toute la Scandinavie du Nord (les Sames), en Alaska (les Inuits), en Afrique du sud (les Bushman) : et tous, en vérité, vivent avec des techniques suffisantes afin d'être « heureux » ; car comme le disait l'anthropologue Claude Lévi-Strauss « Les sociétés que nous appelons primitives ne sont pas moins riches en Pasteur et en Palissy que les autres » dans « Race et Histoire » ; elles n'ont définitivement pas besoin de nous, qu'on se le dise !